

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue /
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue /
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

X

OU IL EST PROUVÉ QUE SI LES RENDEZ-VOUS SE SUIVENT,
ILS NE SE RESSEMBLENT PAS

— Maintenant, voyons votre idée, capitaine, continua celui-ci.

ne veux pas calomnier la Province, me conduisit, par delà Saint-Cloud et Sèvres, dans un petit village dont je ne me souviens pas du nom, à la porte d'un bouchon où j'ai bu un vin... Rien qu'à vous narrer la chose l'eau m'en vient à la bouche.

— Bon ! croyez-vous pouvoir retrouver ce bouchon, mon cher capitaine ?



AH ! IL PARAÎT QUE LA FATALITÉ S'EN MÊLE, SOIS, LISONS !

— Mon idée, la voici ; je la crois bonne parce qu'elle est simple ; vous savez que je suis assez friand de bons morceaux, et surtout de bon vin...

— Oui, fit le jeune homme avec un sourire, c'est votre péché mignon. Avouez que vous êtes gourmand comme une chatte, et n'en parlons plus.

— Hum ! enfin ! vous êtes dur pour moi, mais passons. Je me plais à faire des études comparatives sur tous les bouchons de la capitale et de sa banlieue ; vous ne sauriez vous imaginer combien ces études sont intéressantes pour un gourmet comme moi. Or il y a quelques jours, le hasard, ou plutôt ma bonne étoile, je

— Oh ! mon ami, j'ai surtout la mémoire de l'estomac.

— Eh bien, alors ! va, pour le bouchon, dit en riant Double-Épée. Nous sommes ici presque à la porte Montmartre ; il est inutile de rentrer dans Paris : nous couperons à travers champs jusqu'à la Ville-l'Évêque ; de là nous irons au Roule, et du Roule à Saint-Cloud.

— Une fois à Saint-Cloud, je me charge du reste.

— Eh bien, puisque nous sommes tous d'accord, messieurs, en route ! dit gaiement le comte.

— En route ! répétèrent les autres.

Et ils partirent cette fois, non pas au galop, mais à un trot

allongé qui leur permettait de faire au moins trois lieues et demie à l'heure.

Tout en trottant, les quatre compagnons devisaient joyeusement ; pour tout œil indifférent, ils semblaient ne point avoir d'autre préoccupation au fond du cœur que celle de se divertir.

Ils traversèrent la Seine en bac, obliquèrent sur la gauche, suivirent le bord de l'eau, laissant Saint-Cloud à leur droite et arrivèrent à Sèvres.

Là, ils s'arrêtèrent un instant.

— Bon ! je me reconnais maintenant, dit le capitaine en se frottant les mains, le village dont je vous ai parlé se trouve au sommet de cette montagne qui est là devant nous.

— Alors, capitaine, répondit le comte, gravissons la montagne.

La pente était raide, le sentier étroit et rocailleux, la montée surtout était longue. Les chevaux soufflaient fort en atteignant le sommet : mais après quelques pas les voyageurs furent emplement récompensés de leurs fatigues, en apercevant à leur gauche, juste sur le rebord de la route, une charmante maisonnette blanche avec des volets verts ; plusieurs charrettes venant de Paris ou y allant étaient arrêtées devant cette maison ; les chevaux mangeaient l'avoine dans des auges en bois posées devant eux ; on entendait les cris joyeux et les rires des charretiers réunis dans l'intérieur de la maison. Au-dessus de la porte était attachée une énorme branchette de pin, et, sur une plaque de tôle grinçant au vent cette légende était écrite, avec l'orthographe un peu fantaisiste des cabaretiers de toutes les époques :

O POING DU JOUR.

« Donz boir é a mangez lège a pié é a chevalo. »

« Matlot Frecture é giblote deu Saine. »

Au-dessous de cette mirifique enseigne s'épanouissait ce rébus qui faisait la joie de tous les passants :

N'Y A PA D'BON VING IOI NON SEL'

Puis l'artiste avait peint un animal quelconque, gros comme un mouton, et qui avait sans doute la prétention de représenter un « chat, » mais qui, pour dire la vérité, ressemblait bien plutôt à un ours.

— Voilà le bouchon ! dit le capitaine. N'a-t-il pas bonne apparence ? Allons, un temps de galop, messieurs, nous sommes arrivés.

Deux minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant la maisonnette, sur le seuil de la porte de laquelle était apparu un gros homme à mine réjouie, à face apoplectique, pansu et bouffi, coiffé d'un bonnet de coton, affublé d'un tablier blanc dont un des coins était coquettement relevé, et portant à la ceinture un immense couteau de cuisine dans une gaine en chagrin.

Ce bonhomme, d'apparence rabelaisienne, n'était rien moins que maître « Goguclu, » vieux garçon, ce dont il se gaudissait fort, propriétaire, après Dieu, du cabaret du « Poing-du-Jour, » ainsi qu'il l'avait fait écrire, et d'humeur si accommodante que, si les clients lui avaient manqué pour débiter son vin, il eût été capable de le boire lui-même plutôt que de le laisser se détériorer dans sa cave.

En voyant quatre cavaliers de noble apparence s'arrêter devant sa porte, un sourire joyeux lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre, et il s'approcha, le bonnet à la main, tandis que ses garçons s'empressaient de saisir les chevaux par la bride.

— Or çà ! notre hôte, dit gaiement le capitaine, nous venons dîner chez vous. Je vous recommande nos chevaux.

— Les chevaux sont de belles bêtes, les maîtres de nobles seigneurs, les uns et les autres seront traités magnifiquement. répondit maître Goguclu avec un salut respectueux.

— Quo vous avais-je annoncé, messieurs ; dit en riant le capitaine.

Les voyageurs mirent pied à terre et les chevaux furent emmenés.

En ce moment les charretiers sortirent du cabaret, saluèrent cordialement le maître du Poing-du-Jour, firent claquer leurs fouets, crièrent : Hue ! Dia ! à leurs chevaux ; les essieux gémissaient, les lourds véhicules s'ébranlèrent et s'éloignèrent dans des directions différentes.

L'intérieur du cabaret ressemblait à l'extérieur. La salle dans laquelle entrèrent les quatre promeneurs avait une apparence coquette et propre, faite pour disposer favorablement les buveurs.

— Là ! dit le capitaine lorsque lui et ses compagnons furent assis. Verrez ici, bonhomme, et causons ?

— A vos ordres, mon gentilhomme.

— Tout d'abord, donnez-nous une demi-douzaine de bouteilles de vin, afin de peloter en attendant partie et prendre patience, tandis que vous nous préparerez le souper.

Le cabaretier disparut pendant quelques minutes, puis il revint tenant par le goulot trois bouteilles de chaque main ; il les posa sur la table, en déboucha une et en versa le contenu dans les verres apportés par un garçon.

— Que dites-vous de ce vin-là, mon gentilhomme ? dit-il d'un air satisfait.

— Hum ! fit le capitaine, tandis que le comte dissimulait une grimace, il n'est pas mauvais, il rûpe assez agréablement le gosier. Faute de mieux, nous nous en contenterons provisoirement. Maintenant, écoutez bien ceci ? ajouta-t-il en reposant son verre vide sur la table.

— Je suis tout oreilles, mon gentilhomme.

— Voici le menu du repas : une friture de goujons, une matelote et une gibelotte, mais à la condition expresse qu'elle ne sera pas faite avec...

— Le chat de mon enseigne ? soyez tranquille, monseigneur ; tenez, pour vous rassurer tout-à-fait, j'ai là un lièvre énorme ; voulez-vous que je vous le fasse sauter en deux temps ?

— Je le crois bien que je le veux. D'autant plus que voilà mon ami, le comte de Saint-Clair, ajouta-t-il en désignant Olivier du Luc, qui est convaincu, à tort ou à raison, que toutes les gibelottes que l'on mange dans les cabarets de Paris et de la banlieue sont faites avec des matons.

— Oh ! monsieur le comte, quelle mauvaise opinion vous avez de mes confrères !

— En effet, des gens si estimables, il est vrai qu'on n'en perd généralement qu'un sur cinq, mais revenons à notre affaire : Pour arroser ces victuailles, vous chercherez derrière les fagots de votre cave et vous nous montrerez une quinzaine de bouteilles de votre meilleur vin. Maintenant, si vous ajoutez du jambon, du saucisson et quelques langues fourrées à ce menu, eh bien, je crois que ce sera suffisant. Seulement je vous ferai observer qu'il est deux heures, et qu'il faut qu'à sept heures nous soyons de retour à Paris. Réglez-vous là-dessus.

— Mon gentilhomme, je ne vous demande qu'une heure. Est-ce trop ?

— Non, si elle n'a pas plus de soixante-dix minutes.

— Elle n'en aura que cinquante, monsieur.

— Alors, allez, et faites vite !

L'hôte salua et disparut dans les profondeurs de sa cuisine.

On entendit bientôt les cris lamentables de plusieurs poulets, les pialements de la friture.

Maître Goguclu s'était mis à l'œuvre.

— Messieurs, dit le capitaine en espagnol, souvenez-vous de ceci ; vous êtes, vous, Olivier, le comte de Saint-Clair ; toi, fil-leul, le marquis de la Blanche-Lande ; toi, Clair-de-Lune, le chevalier du Pont-de-l'Arche ; vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Alors, reprit-il en français, buvons, messieurs, à votre santé !

On trinqua et on but.

Maître Goguclu fut aussi exact que le coucou placé dans sa gaine derrière son comptoir. A la dernière seconde de la cinquantième minute, il apparut son bonnet à la main.

— Messeigneurs, dit-il, la soupe est sur table. Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

— Où donc avez-vous dressé la table, notre hôte ? demanda le capitaine en se levant ainsi que ses compagnons.

— Dans ma chambre, messieurs ; je n'ai pas voulu que des gentilshommes comme vous fussent exposés au contact des malotrus que je reçois journellement.

— Merci pour cette attention délicate, maître...

— Goguclu... pour vous servir, mon gentilhomme.

— Corbieux ; voilà un nom qui promet. Allons, messieurs, à table.

— A table ! répondirent joyusement les autres.

Point n'est besoin d'ajouter que les six bouteilles apportées d'abord par l'hôte étaient complètement vides.

Maître Goguclu fit monter à ses clients, comme on dirait aujourd'hui, un escalier en colimaçon, conduisant à une chambre modestement meublée, mais gaie, propre et au milieu de laquelle la table était triomphalement dressée.

— Mon cher hôte, dit le capitaine, toute peine mérite salaire, toute attention récompense. Ajoutez un couvert et asseyez-vous avec nous ; si vos poulets sont durs, votre lièvre étique, vos poissons gâtés et votre vin tourné, vous en serez le premier puni.

— Oh ! mon gentilhomme ! s'écria l'hôtelier dont le large visage s'épanouit, je ne crains aucun reproche.

Et, en un tour de main, il eut placé un cinquième couvert.

On prit place.

— Quel est ce potage ? demanda le capitaine.

— C'est une soupe à l'oignon, montée au poivre, et dans laquelle j'ai versé une bouteille de vin blanc et râpé un quart de fromage de Gruyère. Cela fait boire, ajouta-t-il silencieusement.

— Puissamment raisonné ! Je vois que vous êtes expert aux choses de la gueule.

— Un fervent disciple, un admirateur passionné de tout ce qui regarde la table.

— Allons ! à votre santé.

La chère était exquise, le vin excellent ; les convives avaient non-seulement bon appétit, mais encore une soif inextinguible. Le repas, commencé gaiement, continua de même. La conversation devint bientôt générale ; les bouteilles se succédaient avec un enthousiasme réjouissant.

Quand on eut parlé de toutes choses et de beaucoup d'autres encore, la conversation, après avoir battu les buissons dans tous les sens, tomba enfin sur le compte de l'aubergiste lui-même.

— Vous devez faire d'assez bonnes affaires, ici. La situation me paraît agréable ? dit d'un air indifférent le capitaine.

— Je ne me plains pas, monsieur ; cependant les affaires pourraient être meilleures ; du temps de feu mon père, auquel j'ai succédé il y a une quinzaine d'années environ, la maison était beaucoup plus achalandée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

— Comment cela ? demanda le comte.

— Mon Dieu, monsieur le comte, vous allez me comprendre : Mon père a fondé cette maison pendant les dernières années du règne de sa défunte Majesté Henri III^e ; lorsque survinrent les troubles et que le roi fut contraint de sortir de sa capitale, mon père fit d'excellentes affaires, surtout à l'époque où la Cour habita à Saint-Cloud.

— Ah ! ah ! très-bien, je vous comprends, mon maître : oui, il pêcha tant soit peu en eau trouble, n'est-ce pas ?

— Dame ! que voulez-vous, monseigneur ? la vie est dure à gagner et chacun cherche à retirer son épingle du jeu, le mieux que cela lui est possible.

— Vous êtes philosophe à ce que je vois ? dit le comte.

— Non, monsieur le comte, je suis aubergiste. Mais j'ai beaucoup vu et par conséquent beaucoup appris.

— Ainsi, demanda Double-Epée, vous ne faites plus que fort peu d'affaires maintenant ?

— Je ne dis pas cela, monsieur le marquis, Dieu m'en garde ! Seulement ces affaires ne sont plus les mêmes. Il n'y a plus, comme autrefois, un courant sur lequel on puisse compter. De temps en temps, comme aujourd'hui par exemple, je profite d'une bonne aubaine, mais ce n'est que par hasard, je reste après cela quelquefois quinze jours, souvent même davantage, réduit seulement à mes pratiques ordinaires, c'est-à-dire aux charretiers. Je ne veux pas en dire du mal, ce sont certainement de braves et dignes gens, à part qu'ils sont ivrognes et batailleurs et que souvent ils cherchent à s'en aller sans payer ; mais les dépenses qu'ils font chez moi sont loin de m'indemniser des frais que je suis obligé de faire ; je vous assure humblement, monsieur le marquis, que si je n'avais parfois les visites de la cour, je serais bientôt contraint de fermer boutique.

— Comment ! les visites de la cour, fit le capitaine d'un air de surprise, que voulez-vous dire ? Il me semble que lorsque le roi n'est pas à Paris, il habite Saint-Germain.

— C'est vrai, monsieur le baron, reprit en souriant l'aubergiste, mais il va parfois à Versailles aussi ?

— Pardon, mon cher hôte, reprit le capitaine, je vous avoue que je suis de province et par conséquent fort ignorant de toutes ces choses. Qu'est-ce que Versailles, s'il vous plaît ?

— Versailles, monsieur le baron, est un rendez-vous de chasse assez misérable même, je dois en convenir, fort délabré et tombant presque en ruines, mais pour lequel Sa Majesté Louis treizième, que Dieu conserve, semble avoir une prédilection toute particulièrement.

— Tiens, tiens, tiens, voyez-vous cela. Eh bien, je vous déclare que je ne m'en doutais pas du tout. Et c'est loin d'ici Versailles ?

— Mais non, monsieur le baron, à deux lieues à peine.

— Si près ?

— Oh ! mon Dieu ! oui, je crois même que c'est plus près encore.

— Comme l'on apprend, mon Dieu ! fit le capitaine avec admiration.

— Mais, alors dit Clair-de-Lune, si Versailles est à deux

lieues d'ici, je ne vois pas trop quel bénéfice vous pouvez retirer des visites du roi ?

— C'est cependant bien simples, monsieur le chevalier.

— Bon, comment cela ?

— Pendant que la cour est à Versailles et quand je dis la cour, j'ai tort, parce que le roi, dans les visites qu'il fait à ce rendez-vous de chasse, n'est jamais accompagné que d'une quarantaine de personnes, et encore souvent il y en a moins... or, Versailles, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, est fort vieux, fort délabré et surtout de dimensions tellement exiguës que sept ou huit gentilshommes seulement peuvent à grand-peine y habiter avec le roi.

— Ah ? très-bien, parfaitement. Alors les autres sont contraint de chercher fortune où ils peuvent ?

— Justement, monsieur le comte. De là mon bénéfice.

— Oui, oui, je comprends. Ceux des gentilshommes qui ne trouvent pas à se caser au château, vous leur offrez l'hospitalité moyennant finances...

— C'est cela même, monsieur le chevalier.

— Eh bien, je suis content de savoir cela. Cela me rassure sur votre sort, qui, je vous l'avoue, m'inquiétait.

— Oh ! monsieur le baron, vous êtes mille fois trop bon pour moi.

— Non, véritablement ; vous me faites l'effet d'un brave homme, et, ma foi ! cela m'inquiétait fort ; mais me voici complètement rassuré. A votre santé, mon hôte !

— À la vôtre, de tout mon cœur, messieurs ! Sans compter, ajouta-t-il, que souvent la chasse vient de ce côté ; alors vous comprenez, il y a des collations en forêt.

— Ah ! il y a des collations en forêt ?

— Oui, monsieur le marquis. Puis, au retour, lorsque le roi passe au carrefour des Trois-Chemins qui est ici à une portée de fusil de mon auberge, il envoie chercher des rafraîchissements pour ses gentilshommes. Enfin, c'est pour moi une excellente affaire.

— Malheureusement ces aubaines sont rares, n'est-ce pas, notre hôte ?

— Hélas ! oui, monsieur. L'hiver passe encore, mais l'été ! c'est terrible !

— Comment, fit le comte en souriant, est-ce que l'été le roi ne va pas à Versailles ?

— Jamais, monseigneur, ou presque jamais.

— Ah ! pourquoi donc cela ?

— Mon Dieu ! monsieur le comte, parce que, ce qui attire surtout Sa Majesté de ce côté, c'est la chasse.

— Ah ! fort bien ! il y a donc du gibier, par ici ?

— Enormément ! monsieur le baron. Aussi en ce moment vous voyez un homme très-heureux.

— Tant mieux, notre hôte, tant mieux ! Pourquoi ce grand bonheur ?

— Parce que ce matin, M. le comte de Chevreuse a passé par ici.

— M. le comte de Chevreuse ?

— Oui, monsieur le baron, un bien charmant gentilhomme. Vous le connaissez sans doute ?

— Non, pas personnellement ; mais j'en ai entendu dire beaucoup de bien.

— Eh bien, monsieur, ce gentilhomme a passé ce matin, et il a daigné s'arrêter un instant chez moi pour laisser souffler son cheval tandis que lui mangeait une friture, en buvant un verre de vin.

— Jusqu'ici, dit en riant Clair-de-Lune, je ne vois pas trop...

— Permettez, monsieur le chevalier, monsieur le comte a daigné m'informer que Sa Majesté que Dieu protège avait l'intention de venir incessamment, vous entendez, monsieur le chevalier, incessamment chasser à Versailles.

— Ah ! ah ! fort bien ! dit froidement Clair-de-Lune. Malheureusement, Sa Majesté peut changer d'avis.

— Ce n'est pas probable, monsieur le chevalier, car, en me quittant, monsieur le comte de Chevreuse a daigné me dire textuellement ces propres paroles : Je ne puis rester plus longtemps, maître Goguclu, cela à mon grand regret, parce que, vous comprenez, je suis expédié en fourrier afin de préparer les logements de Sa Majesté ; je n'ai pas un instant à perdre parce qu'elle arrivera sans faute dans cinq jours.

— Oh ! oh ! dans cinq jours, en effets, maître Goguclu. Le roi restera longtemps à Versailles ?

— Sa Majesté y demeura, je crois, pendant une quinzaine. On prépare de grandes chasses. Le comte de Chevreuse m'a retenu une chambre pour lui et cinq de ses compagnons et il m'a payé un mois d'avance.

— Voilà qui est concluant. Après cela, il n'est plus possible de conserver le plus léger doute.

— A votre santé, maître Goguclu ! vous êtes un brave homme et vous avez de bon vin. Ainsi je souhaite bien sincèrement que vos affaires prospèrent.

— Monsieur le comte, vous me confusioñez.

On continua à rire, à boire, et l'on parla d'autre chose. Le capitaine Vatan, après avoir exprimé tout ce que contenait ce citron énorme et pansu que l'on nommait maître Goguclu, l'avait dédaigneusement mis de côté.

Vers cinq heures et demie, le comte du Luo et ses compagnons se levèrent, donnèrent dix louis à l'hôtelier qui se confondit en remerciements, montèrent à cheval et reprirent au grand trot le chemin de Paris où ils arrivèrent à sept heures moins un quart.

Après avoir passé la barrière, ils se séparèrent ; c'est-à-dire que Double-Épée et Clair-de-Lune continuèrent tout droit, en suivant les bords de la Seine, tandis que le comte et le capitaine Vatan tournèrent à gauche, après avoir donné rendez-vous à Double-Épée pour le soir même chez lui.

En arrivant à la « Chère-Licorne, » le comte et son ami montèrent à leur appartement sans passer par l'hôtellerie.

— Que pensez-vous de votre promenade, comte ? demanda le capitaine.

— Eh ! fit Olivier, je pense que nous n'avons pas perdu notre temps.

— N'est-ce pas ? nous ne pouvions pas mieux tomber.

— Certes ! Et maintenant, que faites-vous ?

— Je vais aller pendant une heure ou deux surveiller un peu ce que font les drôles que j'ai engagés, puis je me rendrai à l'Épée-de-Bois, afin de me mettre au courant des nouvelles du jour. Vous me trouverez là jusqu'à une heure du matin. Passé cette heure, je serai chez Double-Épée où je vous attendrai.

— C'est convenu.

— Et vous, que faites-vous, comte ?

— Moi, je ne sais trop ; je me sens un peu fatigué. J'ai envie de rester chez moi ; mais, dans tous les cas je verrai ce soir.

— A votre aise, comte.

Ils se serrèrent la main et le capitaine

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XIII

LE 14 AVRIL

— C'est possible ; moi j'étais à la police d'abord pour soigner cet idiot qui nous met sur les bras une belle aventure ! puis au palais pour féliciter l'Empereur bien aimé ; puis à la forteresse où a été interrogé l'assassin.

— A-t-il parlé ?

— Non et il ne parlera pas, j'en suis certain ; puis il m'a fallu courir à Notre-Dame de Kazan, d'où je sors.

— Qu'y avait-il à Kazan ?

— Un « Te Deum » monstre, l'empereur y assistait avec toute la cour ; la foule était énorme, l'enthousiasme indescriptible ; j'y ai vu Nubius, Ignotus, et les autres, tous en costume officiel, tous remerciant avec effusion le ciel de la miraculeuse protection qu'il a accordée à notre bien aimé Alexandre II.

— Les lâches !

— Ils ont raison : préférez-vous qu'ils se dénoncent publiquement et nous avec eux ? Comment va Fœdora ?

— Oh ! très bien, la joie qu'elle éprouve du miraculeux événement la console à moitié de l'accident arrivé au cher Maxime. Vous savez que c'est sa nourrice qui a fait manquer le coup, il paraît que de son lit notre sentimentale ingénue faisait veiller sur la personne sacrée de l'Empereur par cette momie édentée ; je le suppose, du moins, aux éloges dont elle a comblé la paysanne. Je ne sais ce qui me tient de les étrangler toutes les deux, sa sottise m'exaspère, aussi lui ai-je dit quelques mots qui ont produit leur effet...

— Quoi donc ?

— Que si Maxime avait été assassiné c'était par ordre de Stella.

— Vous lui avez dit cela ?

— Devant la comtesse, son amie, qui n'y a rien compris en la voyant se pâmer. La bonne âme ne se doutait pas que Stella et notre malade fussent...

Le docteur fronça le sourcil.

— Vous avez eu tort, dans son état ces reproches à mots couverts peuvent la tuer.

— Tant mieux, après ce qui s'est passé, la torturer fait mon bonheur.

— Très bien, continuez, vengez-vous, cette satisfaction de votre amour-propre ne nous coûtera que dix millions ; je croyais plus de bons sens à la dame de Pique.

— Si elle ne meurt pas elle épousera son prince Jean ; en serons-nous plus avancés ?

— Vous avez pourtant dit à Nubius que vous vous chargeriez d'empêcher ce mariage.

— À présent elle me soupçonne, dans huit jours elle me haïra, c'est une de ces natures dont il est impossible de rien faire.

— D'où viennent ces soupçons ?

— D'un bavardage de Solovieff, je lui avais remis un revolver de Maximé dans l'intention de compromettre ce dernier s'il échappait au coup de poignard ; Solovieff a dit qu'il tenait ce pistolet de la main d'une jeune femme que Fœdora soupçonne ne pouvoir être que moi.

Dès qu'il fut seul, le comte se laissa tomber dans un fauteuil.

— Michel ! dit-il, donne-moi ma robe de chambre et allume du feu dans la chambre à coucher. Je passerai la soirée ici.

— Le feu est allumé depuis midi ; la chambre est chaude, monsieur le comte.

— Bien !

Et le comte se leva.

Michel prit un plateau en argent posé sur un meuble et le présenta à son maître. Ce plateau contenait un billet microscopique, scellé par une boucle de cheveux bruns parfumés.

— Qu'est-ce cela ?

— Une lettre pour monsieur le comte.

Olivier prit le billet, le regarda, mais sans l'ouvrir.

— Qui a apporté cette lettre ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, monsieur le comte.

— Comment, tu l'ignores, ce billet n'est pas venu seul, je le suppose.

— Voici ce qui s'est passé, monsieur le comte. On a frappé à la porte. Je me suis empressé d'ouvrir, et j'ai trouvé ce billet pendu par un fil au heurtoir.

— Voilà qui est singulier. Retire-toi, Michel, si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Le comte fit deux ou trois tours dans la chambre d'un air préoccupé, en regardant, à chaque seconde, cette mystérieuse missive sans pouvoir se décider à l'ouvrir.

Tout à coup il s'arrêta, et, frappant du pied avec colère :

— Quoi que je fasse, murmura-t-il, je serai donc toujours un homme indécis, sans volonté ? Oh ! misérable organisation !

Et machinalement il froissa le billet dans sa main crispée ! La boucle de cheveux se détacha, la lettre s'ouvrit.

— Ah ! fit-il, il paraît que la fatalité s'en mêle ; soit ! lisons donc.

Il s'assit et lut.

Ce papier contenait ceci :

« J'irai partout à ton premier appel, aviez-vous dit lors de notre dernière rencontre au cabaret des Tuileries.

« Je vous appelle. Venez !

« Ce soir, à huit heures, une litière attendra au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré.

« Montez dans cette litière. Un homme vous présentera un mouchoir que vous appliquerez sur vos yeux en donnant votre parole de ne le retirer que lorsque l'invitation vous en sera faite.

« Cette litière vous conduira à l'endroit où vous attend.

« LE MASQUE ROUGE »

« Viendrez-vous ? »

— Certes ! je viendrai, ma belle inconnue, car cette lettre est remplie de voluptueuses promesses, s'écria-t-il comme s'il eût répondu à une interrogation faite de vive voix. Mais je prendrai mes précautions. La trahison emprunte tous les masques à l'époque où nous sommes ; qui sait le visage que cache le vôtre ? Allons ? ajouta-t-il en riant, il paraît que si les rendez-vous se suivent, ils ne se rassemblent pas. Sept heures et demie ! Hâtons-nous. A peine ai-je le temps d'être exact.

Il mit deux pistolets à sa ceinture, prit sa plus forte épée, s'enveloppa de son manteau et sortit en murmurant à part lui :

— Peut-être la belle n'est-elle point seule ? Allons !

(A CONTINUER).

— Toujours des cancan, fit le docteur en frappant du pied, j'arrangerai cela, mais cessez de la torturer, il faut absolument que vous repreniez sur elle votre influence, mettez-vous bien avec son entourage, il y va de dix millions, nous en avons un besoin pressant.

Immobilés, les bras croisés sur la poitrine, debout près de leurs bancs et portant la livrée noire de deuil, les valets de pied assistaient sans y rien comprendre, à cette consultation médicale faite dans une langue qu'ils ne connaissaient pas et trop bas pour qu'il pussent entendre.

— Allons voir la malade, dit enfin le docteur John.

— La maîtresse ne va pas bien, fit tristement Vania, le docteur ne paraît pas content.

— Elle s'est trouvée mal deux fois dans la journée, ajouta Ivan, que le seigneur Dieu nous la conserve, comme il a conservé le petit Père.

Lorsque sir John entra dans la chambre de la malade il avait eu le temps de se composer un maintien.

Sur son visage, toujours grave, rayonnait la joie intérieure que ce jour-là devait ressentir tout bon russe profondément dévoué à la personne de l'Empereur ; cependant, en homme pour lequel la santé de ses malades est le principal soin, il interrogea doucement la comtesse, adressa quelques questions à Paulovna, examina attentivement les potions, posa sa main sur le front de la jeune fille, puis lui tâta le pouls, en comptant le nombre des pulsations.

Alors seulement son visage s'épanouit et il se releva visiblement satisfait en disant : Il n'y a plus de danger, l'amélioration de l'état général est sensible, un peu trop de nervosité encore, nous aurons trop parlé aujourd'hui, cela se comprend, mais la politique ne doit pas s'asseoir au chevet d'un malade. Vous continuerez les potions de deux en deux heures, à moins de sommeil, je reviendrai demain.

— Est-il vrai, docteur, que le revolver...

— Oh ! mon Dieu, pourquoi avoir parlé de cela, fit-il avec une impatience bien jouée ; eh bien, oui, c'est vrai et je m'en réjouis, car cet indice met sur la trace...

— C'est une jeune femme qui le lui a donné...

— Le misérable avait dit cela pour détourner la justice, reprit sir John, mais le sénateur Léontief, chargé de l'instruction de l'affaire, l'a forcé à avouer, d'abord qu'il l'avait trouvé par hasard sur le quai, et enfin qu'il l'avait pris à la ceinture de votre malheureux frère, il n'a pas voulu en confesser davantage ; n'importe, c'est là une présomption tellement grave...

— Merci, docteur, je vous crois, fit la malade dont la physionomie s'éclaira immédiatement, et j'en suis bien heureuse.

— Moi aussi, reprit Nadiège en la regardant avec un air de tendre reproche.

Fœdora lui tendit la main et ses yeux se remplirent de larmes.

Comme si le savant médecin ne se fut aperçu de rien, il continua quelques minutes à causer, puis prit sa canne en disant :

— Tout va bien, mieux même que je n'aurais osé l'espérer, chère comtesse ; continuez aujourd'hui à suivre mon ordonnance, demain vous pourrez vous lever et même recevoir quelques visites intimes. Seulement, et j'insiste sur ce point, évitez toute fatigue. Mademoiselle Nadiège, je compte sur votre amitié si dévouée pour recommander et au besoin exiger la prudence.

— Vous reviendrez demain, docteur ? demande Fœdora.

— Demain soir, vous pouvez y compter.

— N'y manquez pas, vos visites me font du bien.

— S'il en est ainsi, je reviendrai chaque jour jusqu'à votre entière guérison.

— Quel excellent homme ! s'écria la nourrice, quand il fut sorti, on n'en trouverait pas un autre comme lui en Russie.

— Cela est vrai, ajouta Paulovna avec conviction.

— Voici ton ouvrage réparé, disait en ce moment sir John à la Sibérienne, mais ne va pas gâter de nouveau ce que j'ai fait, il est de toute nécessité que les millions nous arrivent, une fois l'argent encaissé, tu seras libre de te venger.

— Elle ne perdra rien pour attendre, répondit l'excellente amie.

— Assurément, mais sois patiente.

— Et si la comtesse Tatiana revient ?

— Tu la recevras avec des démonstrations de reconnaissance ; il importe que nous ayons l'air plus impérialistes que jamais, c'est le seul moyen de réparer la maladresse de Solovieff sans nous compromettre.

— Ainsi donc, ajouta-t-il en élevant la voix, voici qui est entendu, la potion toutes les deux heures, du calme, du repos et je reviendrai.

Les jours suivants la convalescence de Fœdora marcha rapidement ; à la fin de la semaine non-seulement elle put recevoir, mais même elle serait sortie, si le deuil profond dans lequel elle était plongée, et le chagrin réel qu'elle ressentait de la mort de son frère ne l'eussent condamnée à demeurer chez elle.

L'excellente comtesse Tatiana venait l'y voir souvent. Ainsi qu'on le pense, en ce moment, il ne pouvait plus être question entre elles de mariage avec le prince Jean, dont le nom ne fut pas même prononcé. Cependant la comtesse ne l'avait pas oubliée car incidemment, au milieu de condoléances du reste fort sincères, elle laissa tomber cette question bien naturelle dans la bouche d'une amie plus âgée : quels projets la jeune fille demeurée seule formerait-elle pour son avenir ?

— Dieu seul le sait, répondit Strella, pour laquelle la révolution n'était plus qu'un souvenir importun en même temps qu'inquiétant, et que ses malheurs ramenaient peu à peu à la religion trop longtemps oubliée, quand je serai tout à fait bien et que le printemps sera établi, je compte aller passer quelques années à la campagne, dans la solitude, je suis si triste que la vie de Saint-Petersbourg avec ses agitations, ses complots, ses assassinats, ses fêtes même me devient insupportable. J'y vivrai de la vie calme des champs, j'y respirerai l'air pur, je m'y guérirai, puis, quand mes blessures seront cicatrisées, mes tristes affaires mises en ordre, alors je verrai ce que j'ai à faire et je reviendrai vous demander vos bons conseils.

— Nadiège vous accompagnera, sans doute ?

— Je l'ignore. Elle ne m'en a point parlé, mais je crois que pour elle la vie pastorale a peu de charmes, d'ailleurs il me faut ici quelqu'un pour me représenter auprès des avocats et des hommes d'affaire ; J'ai presque envie de lui laisser une procuration très ample ; elle a ma confiance, et elle est très versée dans les affaires qu'elle fera beaucoup mieux que moi.

— A Tsarskoe-Sélo vous serez bien seule, objecta la comtesse.

— C'est à Atrada que je compte, me retirer ; j'y aurai près de moi ma bonne nourrice, ma seconde mère.

— Cette vaillante paysanne qui a eu le bonheur insigne de sauver la vie à l'Empereur ?

— Elle-même, et Paulovna sa fille.

— Assurément vous ne pouvez pas être servie par des person-

nes plus dévouées, mais elles ne sont pas de votre classe ; faite mieux, ma chère enfant, venez chez moi à Kouzminski, c'est un charmant désert, plein de fleurs, de verdure, de recueillement, j'y vis presque seule de mai à la fin du mois d'août, nous nous y tiendrons compagnie ensemble, vous serez libre, entièrement libre de vos actions ; nous avons une église dans ma terre, vous pourrez y prier quand bon vous semblera ; le pope qui la dessert est un homme plus instruit que ne le sont généralement nos prêtres et a une fille très bonne musicienne que l'on peut, à la rigueur, admettre dans un salon à la campagne. Votre nourrice et sa fille vous y accompagneront avec votre cocher, et telles autres personnes qu'il vous plaira, d'emmener.

Fœdora remercia vivement sans s'engager à rien, elle avait certaines affaires à régler avant de rien promettre.

La comtesse n'insista pas : Ma proposition est faite, ce n'est pas un service que je veux vous rendre, dit-elle, c'est un plaisir, une faveur que je vous demande, prenez tout le temps qu'il vous faudra pour réfléchir, et vous me répondrez à votre heure.

Pour une Nihiliste repentante et effrayée des événements qui chaque jour, ensanglantaient la capitale, l'offre de la comtesse était bien tentante. A Kouzminski, chez une grande dame connue par son dévouement à la famille impériale, Fœdora n'avait à craindre ni les importunités de ses anciens complices, ni les investigations d'une police chaque jour plus soupçonneuse, et dont l'attentat commis sur la personne même de l'Empereur avait redoublé le zèle ; cependant elle n'avait pas osé accepter sans prendre l'avis ou plutôt sans en recevoir, au préalable, l'autorisation de sa terrible amie.

Ce ne fut même que trois jours après la proposition faite par la comtesse Tatiana qu'elle se hasarda à en parler.

A son grand étonnement Nadiège sans élever aucune objection se contenta de répondre : Ce serait peut-être pour le mieux, en ce moment, si tes affaires te permettaient de t'absenter.

— Si tu voulais bien t'en charger pour moi, je serais libre, remarqua doucement la sœur de Maximo.

Il fallut que la Sibérienne eût une bien grande puissance sur elle-même pour ne pas trahir son joyeux étonnement, à cette ouverture inespérée qui comblait ses vœux les plus ardents.

Elle se contenta de sourire en disant : Les affaires ne se font pas ainsi, chère ; toi seule, en qualité d'héritière de ton frère, as le droit d'agir, de signer des quittances, de consentir à certains actes, de...

— Sans doute, sans doute, je te donnerais une autorisation !

— Cela ne suffirait pas, c'est une procuration notariée qui est indispensable.

— Eh bien ! si je te donnais cette procuration ?

— Je la refuserais absolument.

— Tu la refuserais ?

— Sans doute, parce qu'en me rendant maîtresse de ta fortune elle ferait peser sur moi une responsabilité dont, tu le comprends, je tiens à ne pas me charger.

Pour obtenir que sa chère Nadiège consentit à un aussi grand sacrifice, la naïve comtesse dut faire appel à toute sa tendresse, à tout son intérêt et avoir recours aux supplications.

Vraiment il n'était pas nécessaire de dépenser tant de prières et d'éloquence pour arriver à un pareil résultat.

La Sibérienne consentit enfin.

Dieu sait si Fœdora lui en fut reconnaissante.

Cette promesse faite, Nadiège ne s'opposa plus au voyage projeté, et, tandis que son amie, transportée de joie, écrivait à la

comtesse Tatiana pour lui apprendre qu'elle acceptait sa proposition, la dame de Pique, triomphante, courait prévenir Tarakanof du succès de sa politique.

— Nubius ne pouvait pas en croire ses oreilles.

— Avec ces dix millions nous allons révolutionner l'Empire, s'écria-t-il enthousiasmé... pourvu, ajouta-t-il, qu'elle ne se compromette pas, car le général Gourko est un terrible ennemi qui frappe à droite et à gauche sans épargner personne.

— Mes précautions sont prises, répondit la dame de Pique, et voici mon plan : j'envoie Fœdora chez la Tatiana où l'accompagnent sa nourrice, Paulovna, son cocher Vanin, trois espions dont il faut se débarrasser. Je mets à la disposition de Grégori et Timothée dont je ne suis pas sûr. Ensuite, munie des pleins pouvoirs de cette excellente Strella, de cette incomparable amie, je me fais délivrer, sous prétexte d'achat d'une terre importante, les deux millions 500 mille francs déposés à la banque russe, et emprunte en même temps à Moscou, Kazan, Odessa et autres comptoirs, une somme à peu près égale, pour laquelle j'engage « nos » terres, je puis bien dire nos, puisqu'elles vont nous appartenir, puis, comme il y aurait danger à garder ici une somme aussi importante, je place en mon nom 4 millions, soit en France, soit en Angleterre, et je mets le million restant à la disposition du comité qui, avec cela, organise des bandes d'incendiaires dans les divers gouvernements et fomenté des émeutes dans les principales villes.

— Ne pourrait-on pas réaliser les dix millions ? demanda Nubius, qui comptait bien se tailler une bonne part dans ce butin.

— Impossible, tu sais qu'il n'est pas permis d'aliéner les terres sans permission de l'Empereur.

— C'est fâcheux, fit-il en poussant un soupir, car cela ne fait que 5 millions au lieu de 10, et puis il y a encore autre chose.

— Quoi donc ?

— Si tu venais par hasard à être arrêtée, à mourir de maladie, fit le vicil avare.

— J'ai prévu le cas, répondit-elle en le regardant fixement, je ferai un testament régulier en faveur de quelqu'un dont je serais parfaitement sûre.

Le juge devint tout pâle.

— Seulement, ajouta la Sibérienne avec cette malignité qui faisait le fond de son caractère, comme il faut tout prévoir, même le cas où mon futur héritier me dénoncerait ou me ferait assassiner pour aller à l'étranger jouir de la fortune que lui vaudrait cet accident, je déposerai ce testament, écrit de ma main et connu de moi seule, scellé et dûment cacheté, chez un notaire de Paris avec ordre de ne l'ouvrir qu'avec l'autorisation écrite de cinq membres, au moins, du comité vis-à-vis duquel l'héritier désigné se sera engagé pour une somme égale à celle qu'il touchera.

— C'est en effet très prudent, reprit Tarakanof qui, cette fois, trouvait la dame de Pique par trop perspicace.

La Sibérienne le regardait toujours avec une expression d'ironie satisfaite dont il voulut se venger.

— La seule chose qu'il y ait à craindre, dit-il de l'air le plus indifférent, c'est que ces précautions ne suffisent pas encore.

— Vraiment ?

— Oui, reprit-il, et voici pourquoi. Strella est une niaise, vaniteuse au premier degré, cela est connu, mais elle n'en voudra pas moins avoir ses millions, elle réclamera devant les tribunaux, elle t'accusera d'abus de confiance ; or, en Russie comme ailleurs, il y a des tribunaux.

— Voire même des juges intègres, ricana Nadiège.

— Qui te condamneront pour abus de confiance, sourit aigrement Tarakanof, qu'alors même ils ne seraient pas aussi intègres que tu le dir.

— Qui me condamneraient si Fœdora portait plainte contre moi, mais cette chère amie est généreuse, elle se contentera de ce que sa fondée de pouvoir, voudra bien lui laisser, et ne réclamera pas.

— Mais si elle veut réclamer ?

— Je lui dirai : libre à toi, ma petite colombe, seulement prends garde, j'ai en ma possession certains petits papiers, signés Strella, que je vais, moi aussi, présenter au général Gourko qui ne badine pas ; cette Strella est comtesse, amie de la dévote Tatiana, mais elle a eu tort d'être membre du comité et d'avoir signé, de sa blanche main, la condamnation à mort de monsieur Alexandro. Nikolaévitch, soit-disant empereur de toutes les Russies, elle est donc coupable au premier chef du crime de lèse-majesté, et les hautes influences des Pankratief, des Tatiana et autres n'empêcheront pas le dit général de l'expédier aux frais du gouvernement en Sibérie, sans lui donner le moindre kopek des dix millions si généreusement laissés par le beau Maxime.

— Quelle femme ! s'écria Nubius.

— Une femme qui n'engage la partie que lorsqu'elle est sûre d'avoir les atouts dans ses mains, fit Nadiège, il le faut bien, la fortune est si capricieuse, et elle le quitta pour aller annoncer l'importante nouvelle au baron Guntervald et au français Brémond.

Il ne fallait pas moins que l'annonce de ce succès inespéré pour relever leurs espérances abattues par l'insuccès de l'attentat de Solovieff, et les mesures draconiennes prises par le général Gourko, héros de la guerre de Bulgarie et récemment nommé, par ukase impérial, gouverneur de Pétersbourg, concentrant entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires, comme les généraux Lorie Mélikoff à Karkof, et Totleben à Odessa.

Le professeur de français en particulier était consterné, il raconta à Nadiège ce que du reste celle-ci savait déjà, que depuis la proclamation de l'état de siège, plusieurs centaines de Nihilistes avaient été arrêtés et conduits à la forteresse, non pas seulement des étudiants tapageurs, mais des avocats, un directeur de la banque impériale, des domestiques du palais, la femme d'un sénateur, plusieurs dames du grand monde, l'imprudente princesse Kasakof, l'amie de Fœdora, le professeur de dessin des enfants du général Drentheln, et ce n'est encore là qu'un commencement, car tous ces gens-là ou du moins plusieurs parleront. Quel affreux pays !

— Charmant, au contraire, ils ne voulaient pas s'inquiéter de nous, et voilà qu'à présent ils s'en inquiètent beaucoup, fit Nadiège.

— Oui, mais ils nous inquiètent encore davantage, reprit Brémond ; avec leur état de siège ils ont établi ce que nous appelons en France la terreur blanche ; avant que cet imbécile eût tout dérangé par sa maladresse, conspirer était vrai plaisir, et si l'on était arrêté, le jury était là, avec des juges accommodants, comme Tarakanof, pour vous absoudre ; c'était le beau temps des placards rouges, qu'on mettait un peu partout, jusque sur le traineau du général des gendarmes, à présent plus moyen d'afficher, grâce à cette ordonnance de Gourko établissant que, nuit et jour, il sera fait devant chaque porte un service de gardiens ayant mission de veiller à ce qu'il ne soit apposé nulle part un placard quelconque, sans permission, et à ce qu'il ne soit jeté dans la rue aucun objet de nature à compromettre la sécurité publique. Sais-tu ce que cela fait de gardiens debout toute la nuit dans les rues ?

— Vingt et un mille à peu près.

— Sans compter les espions, les patrouilles, les gendarmes et tout le reste.

— Quand ils seront fatigués ils iront dormir, et nous recommencerons.

— Très bien, mais en attendant pour un mot en l'air, un signe, un journal qui tombe de votre poche, vous voici coffré à la forteresse, jugé par des officiers brutaux et expédié en Sibérie, un pays de glaces éternelles.

— Autrefois ; aujourd'hui nous nous occupons à le chauffer, Tobolsk brûle, Irkoutsk brûlera, les forêts flambent, il n'y a pas vingt et un mille portiers partout pour veiller à la conservation des immeubles de la couronne, et les nôtres allumeront des feux de joie qui seront le commencement de l'illumination générale. Du reste, ce n'est pas pour te parler de cela que je suis venue mais pour te proposer un mariage.

— Un mariage à moi ? mais je n'ai aucune envie de me marier.

— D'épouser la première venue, je comprends, mais s'il s'agissait d'une riche héritière.

— Héritière de combien ?

— De cinq millions en terres au soleil, comme vous dites, vous autres français.

— J'aimerais mieux en billets de banque, qu'est-ce que cette plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, j'ai bien réfléchi, il faut que tu épouse Strella.

— La comtesse !

— La trouves-tu trop laide ?

— Charmante, mais... je ne comprends pas.

— Part à deux et pas autre chose ; mon amie possède 10 millions, j'en prends cinq pour droits de commission, il en reste cinq en terres qu'il ne faut pas abandonner au prince Jean, et qui doivent rester entre les mains d'un membre du comité comme fonds de réserve. Nubius est trop vieux, John Edwards partirait pour l'Angleterre, l'Italien pour Naples, Vindex est juif, Guntervald marié, je ne vois donc que toi qui puisse faire le bonheur de cette chère enfant en nous gardant son bien, je t'ai choisi et elle t'acceptera parce que je le veux.

— Pardieu oui, j'accepte et de bon cœur.

— Nous nous réservons de te faire quelques emprunts.

— Ma fortune appartient à mon parti, répondit l'ex-colonel avec un geste magnifique.

— Imbécile, pensa Nadiège, elle sera plus à moi qu'à toi.

— Attends-là, murmura-t-il entre ses dents lorsque la fleur de Pique fut sortie, je ne puis pas rentrer en France pour le moment, mais je saurai bien aller ailleurs et de mes millions tous les nihilistes de la terre n'auront pas un centime.

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1936, B. de P. M

4, Rue St. Jacques